

Joseph Brodsky

Le poète Joseph Brodsky, né en 1940, est mort en 1996. Né « sur l'autre rive de la Baltique », il meurt sur l'autre rive de l'Atlantique, « américain » : il insiste sur cette double appartenance, et cette translation, dans le bref discours de réception à Stockholm qu'on va lire. Il y a trente ans que Pierre Emmanuel a préfacé la traduction de son premier recueil en France. A Paris il était revenu en janvier 1990, à l'invitation du Collège international de Philosophie, donner des conférences sur les poèmes de Thomas Hardy et sur la poésie anglaise. En anglais. La poésie française contemporaine le laissait perplexe. Nous en débattions.

Nous saluons avec admiration, respect et amitié ce qu'il est convenu d'appeler sa mémoire : ce qu'il appelle, lui, ici, « veine de minerai vivant » dans le « débris de glacier ». Nous vous proposons, grâce à Véronique Schiltz, le poème ancien où il évoque la mort sanglante de Pouchkine sous les cristaux stellaires, et deux poèmes récents inédits où il nomme ce qui aura été sa dernière année, « mille neuf cent quatre vingt quinze », et, avec un humour dur, sa soif.

M. D.

Recueils de Joseph Brodsky publiés en français :

Collines et autres poèmes, traduit du russe par Jean-Jacques Marie. Préface de Pierre Emmanuel. Éditions du Seuil, 1966.

Poèmes, 1961-1987, traduit du russe par Michel Aucouturier, Jean-Marc Bordier, Claude Ernoult, Hélène Henry, Ève Malleret, André Markowicz, Georges Nivat, Léon Robel, Véronique Schiltz, Jean-Paul Sémon. Préface de Michel Aucouturier. Éditions Gallimard (Du monde entier), 1987.

Loin de Byzance, traduit de l'anglais et du russe par Laurence Dyèvre et Véronique Schiltz. Éditions Fayard, 1988.

Acqua alta, traduit de l'anglais par Benoît Cœuré et Véronique Schiltz. Éditions Gallimard (Arcades), 1992.

Vertumne et autres poèmes, traduit du russe par Hélène Henry, André Markowicz et Véronique Schiltz. Éditions Gallimard (Du monde entier), 1993.

Discours après le prix Nobel

Messieurs les Membres de l'Académie suédoise, Vos Majestés, Mesdames et Messieurs, je suis né, j'ai grandi sur l'autre rive de la Baltique, pratiquement sur sa bruisante et grise page d'en face. Parfois par temps clair, en automne surtout, debout sur la plage quelque part vers Kellomäki, un ami pointait le doigt vers le nord-ouest au dessus de la nappe d'eau et disait : tu vois cette bande de terre bleutée ? C'est la Suède.

Il plaisantait, bien sûr : parce que l'angle n'était pas le bon, parce que les lois de l'optique interdisent à l'œil humain de parcourir beaucoup plus d'une vingtaine de milles d'espace libre. Et que cet espace, de toute façon, n'était pas libre.

Pourtant il me plaît de penser, Mesdames et Messieurs, que nous respirions le même air, mangions le même poisson, étions trempés, à l'occasion, par la même pluie radioactive, nagions dans la même mer, et finissions par trouver lassante la même espèce de sapins. Suivant la direction du vent, les nuages que je voyais par ma fenêtre, vous les aviez déjà vus. Ou l'inverse. Il me plaît de penser que nous avons quelque chose en commun avant même de nous retrouver dans cette salle.

Et puisque il est question de cette salle, je pense qu'il y a une heure ou deux, elle était vide, et qu'elle sera de nouveau vide dans une heure ou deux. Notre présence ici, la mienne surtout, est, du point de vue de ses murs, un simple incident. Somme toute, du point de vue de l'espace, toute présence est un incident, à moins de posséder l'une des caractéristiques permanentes – et généralement inanimée – propres au paysage : une moraine, le sommet d'une colline, la rive d'un fleuve. Et c'est l'apparition de quelque chose ou de quelqu'un d'imprévisible dans un espace accoutumé à son propre contenu qui crée le sens de l'occasion.

Et donc, vous étant reconnaissant de votre décision de me décerner ce prix Nobel de littérature, je vous suis surtout reconnaissant d'avoir accordé à mon œuvre une forme de permanence, à la manière d'un débris de glacier, dans le vaste paysage de la littérature.

Je suis parfaitement conscient des dangers que comporte une telle comparaison : le froid, l'inutilité, l'érosion possible ou rapide. Pourtant si ce débris contient une seule veine de minerai vivant – comme, dans ma vanité, je le crois –, alors une telle comparaison est peut-être prudente.

Et puisque nous en sommes au chapitre de la prudence, je voudrais ajouter que dans toute l'Histoire, l'audience de la poésie a rarement dépassé un pour cent de l'ensemble de la population. C'est la raison pour laquelle les poètes de l'Antiquité ou ceux de la Renaissance étaient attirés par les cours, les sièges du pouvoir ; c'est la raison pour laquelle de nos jours ils vont en masse vers les universités, les sièges du savoir. Votre académie paraît bien

être à l'intersection des deux ; et si dans l'avenir – dans ce temps où nous ne serons pas – cette proportion de un pour cent reste stable, cela sera, et pour une bonne partie, le résultat de vos efforts. Et si vous voyez là une vision bien sombre de l'avenir, j'espère que la pensée de l'explosion démographique peut vous faire reprendre courage. Même le quart de ce un pour cent correspond à un grand nombre de lecteurs, et même aujourd'hui.

Et donc ma gratitude à votre égard, Mesdames et Messieurs, n'est pas entièrement faite d'égotisme. Je vous suis reconnaissant pour ceux auxquels votre décision fait et fera lire la poésie, aujourd'hui et demain. Je ne suis pas tout à fait sûr que l'Homme triomphera, comme un grand homme, américain lui aussi, l'a déclaré un jour en ces mêmes lieux ; mais je suis absolument sûr que quiconque lit la poésie est plus difficile à vaincre que quelqu'un qui ne la lit pas.

Certes, le chemin est rude, qui conduit de Saint-Petersbourg à Stockholm ; mais pour un homme qui fait mon métier, la notion de la ligne droite comme plus court moyen de rejoindre un point à un autre a dès longtemps perdu son charme. Si bien qu'il me plaît de découvrir que la géographie est capable, elle aussi, de justice poétique.

Merci.

1987

traduit de l'anglais par Véronique Schiltz
(à paraître en 1997 dans un recueil de proses de Joseph Brodsky,
aux Éditions Gallimard)